

HOMÉLIES POUR DIFFÉRENTES CIRCONSTANCES

SERMON AVANT LA PRESTATION DE SERMENT DE LA NOBLESSE DU GOUVERNEMENT DE MOSCOU POUR SES ÉLECTIONS

9 décembre 1816

«Les hommes jurent par ce qui est plus grand, et la fin de toute discussion entre eux pour établir la conviction, c'est le serment.» (Heb 6,16)

A celui qui aborde une affaire importante, il est utile d'y réfléchir préalablement, quand même elle ne lui paraîtrait pas lui être inconnue, parce que l'inattention peut produire des conséquences aussi fâcheuses que l'ignorance.

Vous allez procéder, hommes nobles, à un acte important, – la prestation devant Dieu du serment de mettre en usage la saine raison et l'impartialité dans le choix d'hommes dignes des différentes fonctions de l'Administration et de la Justice. Ainsi donc, livrez-vous ou laissez-vous amener à quelques réflexions sur ce que vous allez faire.

Le *jurement* ou le *serment* est l'assurance appuyée sur le nom de Dieu de la pure vérité de ce que l'on déclare et du fidèle accomplissement de ce que l'on promet.

L'Apôtre a dit du serment, d'une manière quelque peu indéterminée : *les hommes jurent par ce qui est plus grand*, c'est-à-dire, jurent par ce qui est plus haut et plus important que l'homme. Il est probable qu'en disant cela il avait en vue l'usage de son temps de jurer non seulement par le nom de Dieu, mais aussi par le ciel et par la terre, par le temple et par l'autel. Mais toutes ces formes du serment, selon l'explication du Christ Sauveur lui-même, ont une seule signification vraie, dans laquelle elles se rapportent directement ou indirectement à Dieu, et ont en lui et en son nom leur force et leur importance. *Celui qui jure par le temple, jure par lui et par Celui qui y habite; et celui qui jure par le ciel, jure par le trône de Dieu et par Celui qui y est assis* (Mt 13,21-22).

Mais comment osons-nous, dans nos affirmations et nos promesses, employer le saint et redoutable nom de Dieu ? Cette hardiesse est-elle permise ? Dans quelles circonstances est-elle permise ? On peut trouver la solution de toutes ces questions dans cette seule expression de l'Apôtre : *La fin de toute discussion pour établir la conviction, c'est le serment; c'est-à-dire, le serment est le moyen définitif, le dernier moyen d'affirmation en toute occasion où il est nécessaire de terminer une discussion ou d'écarter le doute.*

C'est pourquoi, si la discussion, ou le doute qui se rencontre dans les rapports entre les hommes, n'est pas tellement important qu'il réclame des mesures énergiques pour son éloignement, ou s'il y a, pour cela, des moyens simples et faciles à puiser dans le caractère et les circonstances des affaires et des relations; s'il est possible de se contenter même d'une conviction incomplète sans un grand dommage, surtout public : dans ces cas, la sagesse, même ordinaire, ne conseille pas de recourir à un moyen extrême de persuasion, et le sentiment religieux ne doit pas permettre le serment par le nom de Dieu. Tu veux, par exemple, que l'on croie à ta parole dans une conversation, à ta promesse dans la vie sociale : dans une foule de circonstances de ce genre, pour la plupart peu importantes, recourir au serment serait aussi superflu que téméraire. Pour le degré de conviction qui est nécessaire ici, il y a des moyens simples et plus faciles. Dis toujours la vérité avec exactitude et sans détour, et l'on croira à ta simple parole comme à un serment. Ne donne pas de promesses de la facile exécution desquelles tu ne sois convaincu, et remplis invariablement les promesses que tu as données, et l'on croira à ta simple promesse comme à un serment. C'est à de pareilles circonstances que se rapportent – et l'ancien commandement : *Ne prends pas le nom du Seigneur ton Dieu en vain* (Ex 20,7), et le commandement de Jésus Christ : *Ne jure en aucune sorte* (Mt 5,34), et l'exhortation de l'Apôtre : *Ne jurez ni par le ciel, ni par la terre, ni par aucun autre serment : qu'il vous suffise de oui, oui, et de non, non, afin que vous ne tombiez pas dans l'imposture* (Jac 5,12).

Mais il y a des circonstances d'un autre genre, dans lesquelles, pour l'éloignement du doute, et pour l'obtention de la conviction, les moyens ordinaires sont insuffisants, tandis que la non-obtention de la conviction serait accompagnée d'un grand dommage, non seulement privé, mais encore public. De là provient la nécessité, et de cette nécessité l'obligation d'en venir par un

effort extrême à *la fin qui établit la conviction*, de recourir au moyen extrême de persuasion, au plus grand qui soit possible.

Le Souverain et l'État réclament des sujets la fidélité en général, et ensuite dans les services, les fonctions et les emplois spéciaux. La ferme conviction de cette fidélité est indispensablement nécessaire, parce que, sans cela, l'ordre public ne serait pas garanti, et que même il n'y aurait pas de sécurité publique. Par quoi donc garantir la fidélité ? Par les lois ? – Mais pour que les lois aient une pleine force et un plein effet, il faut une fidélité rigoureuse dans leur application. Conséquemment, la question proposée n'est pas encore résolue ici, mais elle ne fait que prendre cette forme particulière : Par quoi garantir la fidélité dans l'application des lois ? Et ainsi, par quoi donc ? Ne serait-ce pas par l'honnêteté préalablement bien connue ? Il est plus facile de trouver le temps et les moyens pour cela dans le cercle peu large des relations particulières que dans la vaste étendue des rapports gouvernementaux. Le Pouvoir emploie ses instruments les plus rapprochés et les plus importants, sans aucun doute, après un examen et une épreuve préalables, poussés aussi loin que peut atteindre et pénétrer le regard borné de l'homme; mais est-il possible de déterminer définitivement, par l'examen et l'épreuve, l'honnêteté de chacun des individus d'une multitude infinie d'hommes, avant leur emploi comme instruments du Gouvernement ? La même question revient encore : Par quoi garantir la fidélité ? Ne serait-ce point par la parole d'honneur ? On ne peut recevoir la parole d'honneur comme garantie, que de la bouche d'un homme d'une honnêteté reconnue; mais là où une pleine connaissance préalable de l'honnêteté n'est pas facile à acquérir, ce n'est pas une garantie suffisante qu'une parole qui se proclame elle-même honnête. Qui ne sait que la parole que l'on appelle parole d'honneur, ceux-là aussi la donnent qui n'en ont pas; garanti pour eux-mêmes l'accomplissement, et qui ne songent même pas à son accomplissement ? Par quoi donc garantir la fidélité ? Ne serait-ce point par la crainte du châtement ? Comme il serait désavantageux, si même cela était possible, de fonder le repos public sur la seule crainte publique ! Mais cela n'est même pas possible, parce qu'il peut y avoir des infractions de la fidélité que la pénétration humaine ne peut découvrir, et que la justice humaine ne peut poursuivre. La crainte du châtement est nécessaire et utile pour refréner ceux qui sont enclins au crime, mais elle n'est pas suffisante pour produire la qualité de sujets fidèles. De cette manière, l'insuffisance des moyens les plus rapprochés et les plus ordinaires pour la garantie de la fidélité conduit au moyen extrême, à sceller la fidélité promise du grand et terrible nom de Dieu, afin que chacun attache autant d'importance à la fidélité qu'il a de respect pour Dieu, afin que celui qui s'aviserait témérairement de violer sa promesse rencontrât inévitablement le nom de Dieu, qui n'est pas seulement un mot prononcé, mais une invocation de la puissance d'un Dieu qui pénètre les âmes, scrute les cœurs, bénit ceux qui sont fidèles et châtie ceux qui sont infidèles.

Que cette *fin pour établir la conviction*, ce moyen extrême de persuasion entre les hommes ne soit pas simplement une institution humaine, que le serment ne soit pas seulement une invention de l'art de gouverner les peuples, que cet appui de l'empire terrestre, l'empire céleste lui-même l'admette, le confirme et le consacre, il n'est pas difficile de le voir par là que Dieu lui-même jure aussi. *J'ai juré par moi-même, dit le Seigneur (Gen 22,16)* à Abraham. Et l'Apôtre explique en effet cette parole du Seigneur comme un exemple donné par Dieu du serment. *Dieu, en faisant une promesse à Abraham, n'ayant rien de plus grand que lui par quoi il pût jurer, jura par lui-même (Héb 6,15)*. Il n'y a pas de doute que ce ne soit par condescendance que Dieu donne ici à sa promesse la forme d'une assurance humaine; mais il n'y a pas de doute non plus que Dieu ne prenne en ses mains que ceux des instruments terrestres qui sont purs et dignes du ciel.

Le serment par le nom de Dieu de s'acquitter fidèlement d'un service public ou de gérer fidèlement les affaires publiques, est nécessaire, soit pour la conviction du pouvoir et de la société, soit pour l'affermissement de celui-là même qui s'oblige à la fidélité. La fidélité n'exige-t-elle pas souvent, non seulement l'abnégation, mais encore le sacrifice de soi-même ? Ne rencontre-t-elle pas des tentations, quelquefois grossières, qu'il n'est cependant pas toujours aussi facile de repousser qu'il est facile de les remarquer; quelquefois subtiles, dans lesquelles on peut s'embarrasser presque sans s'en apercevoir ? Le présomptueux s'en repose sur lui-même; mais à peine fera-t-il exception au jugement du Prophète que *tout homme est menteur (Ps 115,2)*, bien entendu loin du secours de Dieu. Mais celui qui a mieux la connaissance de lui-même ne se tranquilliserait pas sur le doute de lui-même s'il ne recourait à Dieu et n'affermissait sur lui son espérance. *Seigneur, fidèle dans tes paroles, et saint dans toutes tes œuvres (Ps 144,13)* ! bénis la fidélité de mon discours et la sainteté de mon œuvre. Montre-moi la vérité et la justice; donne-moi la disposition au sacrifice de moi-même pour elles, la fermeté pour résister aux chocs de la violence de l'injustice, la perspicacité pour ne pas m'embarrasser dans les pièges de la ruse et de

la partialité ! – Tel est le langage propre au cœur de l'homme désirent sincèrement garder la fidélité dans le service ou les affaires publiques : c'est ainsi encore que, prescrit par la loi depuis les jours de nos aïeux, la formule du serment ordonne de dire : *Que le Seigneur Dieu m'assiste dans mon âme et dans mon corps !*

Qu'elle s'éloigne de nous, la pensée de l'infidélité au serment ! Mais pour qu'elle soit plus sûrement éloignée, frappez-la, comme d'un trait, de cette parole menaçante de Dieu : *Le Seigneur ne regardera pas comme innocent celui qui prend son nom en vain* (Ex 20,7). Si *le Seigneur ne regarde pas comme innocent celui qui prend son nom en vain*, inutilement, légèrement, sans nécessité, que devrait attendre celui qui, en faisant un serment devant Dieu, emploierait le nom de Dieu avec une mauvaise intention, sacrilègement, pour couvrir de la sainteté de ce nom l'impureté de son infidélité ? *Tu perdras tous ceux qui profèrent le mensonge* (Ps 5,7) : mais ne perdras-tu pas avant les autres, Seigneur, ceux qui profèrent le mensonge devant ton nom et devant ta face, ceux qui mentent, comme Ananie et Saphira, non aux hommes, mais à toi qui es Dieu ? Quand l'apôtre Paul réprimanda Ananie en ces propres termes : *Tu n'as pas menti aux hommes, mais à Dieu; Ananie, ayant ouï ces paroles, tomba mort*; et ensuite aussi Saphira, après une semblable réprimande, *tomba aussitôt à ses pieds et expira* (Ac 5,3-10). Cet exemple, et beaucoup d'exemples en dehors de l'histoire sainte, montrent que le mensonge devant le nom et devant la face de Dieu, le mensonge parjure, semble pousser à l'impudence la Justice céleste, et attire des coups terribles et inattendus de ses décrets.

A ces réflexions sur la gravité du serment, j'espère que, même sans ma coopération, vous ajouterez des réflexions sur la gravité de la chose pour laquelle vous prêtez serment. De ceux que vous élirez dépendront : une partie importante de l'ordre public, le repos d'un grand nombre, le repos particulièrement de ceux qui dépendent de vous et qui sont confiés à votre sollicitude, et quelquefois peut-être même le repos de quelques-uns d'entre vous, et le maintien de la dignité de votre classe élevée.

Choisissez de manière à ne pas vous faire ensuite des reproches à vous-mêmes, et à ne pas irriter Dieu. Trouvez le mérite, s'il se cache; sachez l'attirer, s'il s'éloigne. Au contraire de cela, opposez des barrières à la brigue de l'indignité. Ne vous mettez pas au-dessous des indignes en leur permettant de surprendre votre activité. Justifiez la généreuse confiance en vous du Pouvoir autocrate. Que la pureté de l'intention et de l'action attire la bénédiction de Dieu sur les électeurs, et sur l'élection, et sur les élus, et sur les conséquences de l'élection ! Amen.

HOMÉLIE PRONONCÉE DEVANT LA COMMUNAUTÉ DU MONASTÈRE CÉNOBITIQUE DE SAINT-NICOLAS-D'OUGRECHKY

7 septembre 1853

«Jésus lui dit : Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel; puis marche à ma suite.» (Mt 19,21)

Dans ces paroles, nous avons l'enseignement sur la pauvreté volontaire donné par Jésus Christ lui-même.

Celui qui donna occasion à cela, ce fut quelqu'un que l'évangéliste Matthieu appelle un *jeune homme*, et l'évangéliste Luc un *prince*, conséquemment un homme qui n'était pas sans importance ni sans éducation, ainsi que ses paroles mêmes le montrent. Il demanda au Christ Sauveur : *Que ferai-je de bien pour avoir la vie éternelle* (Mt 19,16) ? Le Seigneur lui répondit que, pour cela, il devait garder les commandements du Décalogue donnés par Dieu, et particulièrement ce commandement profond et très significatif : *Aime ton prochain comme toi-même*. A cela, le jeune homme répliqua qu'il avait rempli tout cela depuis sa jeunesse. La réponse, assurément, était irréfléchie, parce que les vrais zéloteurs de l'accomplissement des commandements sentent et reconnaissent toujours l'imperfection et les défauts qu'ils apportent dans leur accomplissement, tandis que ceux qui se flattent de l'accomplissement des commandements laissent voir par là qu'ils ne se sont pas assez connus eux-mêmes, ni la force des commandements. Cependant le doux Maître divin daigna ne pas opposer à une parole de vanterie une parole d'accusation, mais il indiqua le chemin de la perfection et laissa celui qui se vantait dévoiler lui-même son imperfection par le fait. *Jésus lui dit : Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel : puis marche à ma suite*. Mais que fit le jeune homme ? Est-il possible, ce semble, de ne pas désirer d'être parfait ? Est-il possible de ne pas désirer de suivre Jésus Christ, et particulièrement quand lui-même y invite ? Mais, non. Le jeune homme n'entre pas dans le chemin de la perfection; il ne veut pas suivre le Christ; il regrette de n'avoir pas le courage de s'y résoudre, et cependant il ne s'y résout pas, il se retire en arrière : *Il s'en alla triste*. Pourquoi cela est-il ainsi ? – Parce qu'il n'est pas disposé à vivre dans la pauvreté parfaite; il ne veut pas se séparer de sa richesse : *Il s'en alla triste : car il avait de grands biens*. Et voilà comment il se convainquit lui-même, par sa conduite, de s'être représenté à tort, dans ses paroles, comme accomplissant le commandement qui ordonne d'aimer le prochain comme soi-même. S'il avait aimé le prochain comme lui-même, il ne lui aurait pas été pénible, et même il lui aurait été agréable de consoler et de soulager par la distribution de son bien son prochain aimé, les nécessiteux et les pauvres.

L'enseignement sur la pauvreté volontaire contenu dans le récit évangélique qui vient d'être exposé, est évidemment vrai et salutaire, parce que c'est un enseignement divin, donné par Jésus Christ qui est lui-même la Vérité et la Source du salut. Malgré cela, le jeune homme dont il est fait mention dans l'Évangile, qui reconnaissait lui-même Jésus Christ comme un *bon maître*, rencontra dans l'application de son enseignement à la vie un obstacle qu'il ne sut pas vaincre. Ne se trouve-t-il pas des gens semblables à ce jeune homme aujourd'hui encore, même parmi nous ?

Quelques-uns ne diront-ils pas que l'enseignement sur la pauvreté parfaite ne pouvait être applicable qu'aux disciples les plus rapprochés du Christ Sauveur, au temps de sa vie terrestre, lorsque l'absence de ressources naturelles était facilement suppléée par sa puissance miraculeuse; qu'au contraire cet enseignement, dans sa généralité, n'est pas applicable à la bonne organisation de la vie sociale et privée, parce que, si tous les riches distribuaient leurs biens aux pauvres, ceux-mêmes qui gagnent leur subsistance par un travail honnête pour les riches deviendraient indigents, et le monde entier tomberait dans le délaissement ?

Ces doutes sur la possibilité de la vie de pauvreté volontaire semblent fondés sur le raisonnement; mais leur base cachée est le peu de foi et la sagesse charnelle qui obscurcissent la lumière spirituelle.

Vous craignez que le pauvre volontaire ne puisse pas vivre si Jésus Christ, qui nourrit cinq mille hommes avec cinq pains, n'est pas visiblement avec lui. C'est à tort. Nous connaissons beaucoup de pauvres volontaires après le temps du séjour visible de Jésus Christ sur la terre, et nous n'en connaissons pas un seul parmi eux qui, par suite de sa pauvreté, soit mort de faim ou de nudité. La providence divine a été pour eux, la plupart du temps, un miracle invisible, mais

incessant pour les garder et pourvoir à leurs besoins; et quelquefois même, quand ils n'ont pas pu se procurer, dans le désert, leur subsistance par les voies naturelles, un ange leur a apporté visiblement leur nourriture, comme autrefois à Élie avant son voyage à Choreb.

Vous craignez que par la propagation de la pauvreté volontaire le monde entier ne tombe dans le dénûment. C'est à tort. Si l'esprit de désintéressement embrassait tous les hommes, et riches et pauvres, il resterait fort peu de pauvres mendiants, il n'y en aurait pas assez pour épuiser les riches; et les riches, en restant amateurs de la pauvreté par leur disposition à tout donner aux pauvres, resteraient encore riches par le manque de pauvres pour recevoir leur richesse prodiguée : le monde désintéressé serait plus riche que le monde avide de richesse. Du reste, si quelqu'un même ne croit pas à cela, il peut encore se tranquilliser. Le monde actuel ne fournit aucun motif à la crainte d'avoir manqué les gens avides de lucre et qui s'enrichissent. Si quelque chose peut le menacer, ce n'est pas le désintéressement altéré de justice, mais l'avidité insatiable, le luxe dévorant et la fainéantise oisive et inventive pour le mal.

On peut s'attendre à ce que quelques-uns disent encore : Puisque le Sauveur invite à la pauvreté parfaite ceux qui *veillent être parfaits*, et que nous nous trouvons indignes d'avoir des prétentions à la perfection, le conseil de Jésus Christ sur la pauvreté ne s'adresse pas à notre accomplissement. Nous pouvons, et tous, jusqu'au dernier, peuvent dire cela, et, en conséquence, la parole de Jésus Christ peut rester entièrement sans accomplissement. Pourquoi donc a-t-elle été dite ? Le Seigneur ne jette pas sa parole au vent. Sa parole ne doit pas *retourner* à lui *sans fruit* (Is 55,11). La semence spirituelle de la parole de Jésus Christ ne doit pas tomber inutilement sur la terre, mais elle doit, ne fût-ce que pour sa moindre partie, germer et porter du fruit. Ainsi donc, l'excuse spécieuse par l'indignité d'avoir des prétentions à la perfection ne doit pas empêcher l'effet de l'enseignement sur la perfection. Si c'est de la connaissance de toi-même et de l'humilité que naît en toi la pensée que tu es indigne d'avoir des prétentions à la perfection, cette pensée est juste, et elle ne doit pas t'arrêter ou t'entraver dans la voie de l'enseignement de Jésus Christ, mais elle doit t'engager à aspirer à l'avancement, à t'efforcer de diminuer comme ce soit ton indignité, et à devenir moins indigne du salut éternel. La grâce de Dieu viendra au-devant de ces efforts, et elle te soutiendra, et elle te conduira de l'indignité à la dignité, de l'imperfection à la perfection, soit dans la légèreté de la pauvreté, si tu sens la pesanteur de la cupidité et la tentation de la richesse, soit sous le fardeau d'une honnête richesse et d'une possession sans attachement passionné, parce que le Christ Sauveur a indiqué la pauvreté volontaire comme un moyen de perfection utile pour quelques-uns, mais non comme un moyen indispensable pour tous. *Sois parfait* (Gen 17,2), dit Dieu à Abraham, et il fut parfait alors qu'il était *très riche* (13,2), mais non attaché passionnément à la richesse, et que, par conséquent, il gardait la pauvreté volontaire dans son âme tout en possédant des richesses dans sa maison.

Mais l'âme dans laquelle se fait entendre une voix qui lui insinue qu'elle n'est pas digne d'aspirer à la perfection en général, et en particulier à la perfection de la pauvreté volontaire, doit s'efforcer de bien reconnaître de qui est cette voix. Est-ce bien réellement la voix de l'humble connaissance de soi-même ? N'est-ce pas, au contraire, la voix de la paresse ou de la cupidité se cachant sous le masque de l'humilité ? Dans ce dernier cas, l'âme est exposée au danger, non seulement de ne pas s'élever à la perfection, mais encore de s'embourber dans le vice. Lorsque le jeune homme dont il est fait mention dans l'évangile entendit du Christ Sauveur l'appel à la perfection, avec le secours de la pauvreté volontaire, il résolut de ne pas aspirer à la perfection, en restant, bien entendu, dans l'espérance d'atteindre à la vie éternelle par l'accomplissement ordinaire des commandements. Mais de quelle manière déplorable le trompa l'amour de la richesse ! *Il s'en alla triste*. Il ne s'éloigna pas de la perfection seulement, mais il s'éloigna du Sauveur, et par conséquent du salut.

Frères qui vivez dans l'état monastique ! à nous s'adresse d'une manière particulière l'enseignement de Jésus Christ sur la pauvreté volontaire. Pour les autres, c'est un conseil subordonné à leur libre choix : pour nous, c'est un vœu, qu'avec les vœux de chasteté et d'obéissance, nous avons déjà pris sur nous devant l'autel du Seigneur. Si le refus de recevoir un bon conseil peut être une erreur, et une erreur dangereuse, la violation d'un vœu prononcé est décidément une faute tombant sous le coup de la justice de Dieu. Ainsi donc, il nous faut arranger avec soin notre genre de vie pour qu'il soit autant que possible conforme à notre vœu.

Le monastère vous donne un moyen facile d'observer la pauvreté volontaire sous le rapport de l'habitation, car il vous donne l'habitation toute préparée. Complétez votre renoncement en ne désirant pas une habitation spacieuse, ornée selon votre goût : contentez-vous de l'indispensable.

En vous offrant la table toute prête, le monastère vous délivre de la nécessité d'avoir votre propre dépense pour votre nourriture. Complétez votre renoncement en vous contentant toujours sans murmure de ce qui vous est offert, et en n'exigeant rien de recherché.

L'usage de beaucoup de monastères laisse à chaque frère le soin de s'occuper lui-même de son vêtement et de quelques autres besoins, en lui en donnant les moyens. Comment observer en cela la pauvreté volontaire ? Tu peux l'observer si tu ne regardes pas ce qui t'est donné comme ta propriété, mais comme un bienfait et un don, si tu n'as que le vêtement indispensable et simple comme tout le reste, si tu n'as rien de superflu, si tu ne te permets pas de désirer l'élégance, si tu ne retiens pas et n'amasses pas le surplus de ce qui t'est confié, mais si tu l'emploies pour l'utilité de ton âme et pour faire du bien au prochain.

Mais l'œuvre de pauvreté volontaire n'est-elle pas plus simple, plus complète chez ceux qui en en faisant le vœu, en entrant au monastère, se décident à n'avoir ni un vêtement, ni un morceau d'étoffe, ni une chaussure, ni même une obole comme propriété, mais se confient à la tutelle de l'autorité du monastère et attendent d'elle tout ce qui leur est nécessaire ? Par ce retranchement résolu de toute propriété, se retranchent tout d'un coup beaucoup de soucis et de tentations.

Si l'on te donne de l'argent pour tes besoins, le souci t'incombe de savoir si tu en auras assez, la tentation vient de l'employer non seulement pour tes besoins, mais encore pour la satisfaction de quelque convoitise.

S'il te faut acquérir quelque objet à ton choix, l'avidité et la vanité se glissent facilement et t'excitent à acquérir quelque chose de beau au lieu de ce qui est simple, convenable à ton état; mais il n'y a pas lieu à ces soucis et à ces tentations si tu renonces à toute libre propriété.

Si tu t'achètes toi-même un vêtement convenable et modeste, il t'arrive simplement, comme tout autre objet acheté, sans t'apporter aucune bénédiction particulière, tandis que si tu l'achètes au-dessus du modeste, tu achètes avec lui ta condamnation; mais si tu reçois dans l'obéissance un vêtement de la main de l'autorité du monastère, tu le reçois comme un don de Dieu, comme une bénédiction de Dieu par l'entremise de l'autorité. Ainsi, pour le désintéressé, les objets les plus simples sont bénis et en quelque sorte sanctifiés.

Si, pour la satisfaction de tes propres besoins, tu employais ton propre travail et ton propre temps, cette diligence serait digne d'approbation et agréable à Dieu; du reste, elle ne te promettrait pas de récompense particulière sous ce rapport que tu serais un ouvrier travaillant pour toi-même; mais si, ayant renoncé à la propriété, tu consacres tout ton travail et tout ton temps à Dieu et au monastère, par là tu apportes un sacrifice à Dieu et un service au monastère, et ton sacrifice appelle sur toi une bonne récompense particulière.

Frères de ce saint monastère ! glorifiez Dieu, qui aime les hommes, et qui a mis dans le cœur de l'homme vivant dans le monde la sollicitude pour vous qui vous êtes séparés du monde, afin de faciliter le déblai de votre chemin spirituel des embarras extérieurs. Deux temples magnifiques vous invitent sans cesse à la prière pour ceux qui font du bien à la sainte Église et au saint monastère. Le présent jour confirme pour vous cette obligation, que vous devez transmettre à ceux qui viendront après vous.

Il dépend de, vous, frères, que ces bienfaits, qui indubitablement procureront la bénédiction au bienfaiteur, vous procurent une véritable et parfaite utilité à vous qui êtes l'objet des bienfaits. Efforcez-vous avec un zèle non décroissant, mais croissant, d'accomplir les vœux que vous avez pris sur vous. Empressez-vous, dans la légèreté de la pauvreté parfaite, de marcher à la suite de Jésus Christ, et *vous aurez dans le ciel un trésor inappréciable, éternellement imperdable. Amen.*

HOMÉLIE ADRESSÉE AUX VEUVES DE LA MISÉRICORDE CHOISIES POUR DONNER DES SOINS AUX GUERRIERS BLESSÉS ET MALADES DE L'ARMÉE ACTIVE,

prononcée à l'église de Marie de la Maison impériale des Veuves de Moscou, le 17 novembre
1854

A vous une parole de l'Église, Sœurs de la miséricorde chrétienne pour les malades, qui êtes appelées aujourd'hui par l'humanité du tsar à l'exploit singulier du soin chrétien de ceux qui souffrent de blessures reçues dans la guerre pour la foi, le tsar et la patrie. Cet exploit, autant il est extraordinaire et difficile pour vous, autant il est béni et capable d'éveiller un zèle infatigable.

La guerre, – chose terrible pour ceux qui l'entreprennent sans nécessité, sans justice, avec la soif du butin ou de la conquête, qui se change en soif du sang ! Sur eux pèse une lourde responsabilité pour le sang et les souffrances des leurs et des étrangers.

Mais la guerre, – chose sainte pour ceux qui l'acceptent par nécessité, pour la défense de la justice, de la foi, de la patrie ! Celui qui combat dans cette lutte, accomplit par les armes l'exploit de la foi et de la justice que les martyrs chrétiens ont accompli par la confession de la foi et de la justice, par la souffrance et la mort pour cette confession; et, en recevant des blessures, en immolant sa vie dans cette lutte, il marche à la suite des martyrs vers la couronne incorruptible.

Qui a commencé la guerre actuelle ? – Un peuple infidèle, qui ne connaît pas la justice, qui vit de l'oppression des chrétiens et du christianisme. Qui est encore contre nous ? – Deux nations qui ont reconnu notre droit dans la contestation, et ensuite se sont unies à nos ennemis, – deux nations chrétiennes, qui se sont unies avec les ennemis du christianisme et ont pris part à l'oppression des chrétiens orthodoxes. C'est contre de tels ennemis que marche notre guerrier, au signe du très-pieux tsar, qui a défendu de sa parole impériale, forte, mais pacifique, nos coreligionnaires de l'Orient; qui n'a pas commencé, mais accepté avec confiance en Dieu une guerre déclarée injustement.

Ainsi donc, songez à qui se rapportera le service auquel vous êtes appelées. N'auriez-vous pas regardé comme une bénédiction particulière pour vous de la Providence divine, qu'il vous eût été donné de servir un martyr pour l'allègement de ses souffrances ? Une pareille bénédiction vous attend dans le fidèle accomplissement du service qui vous est réservé. La blessure d'un guerrier fidèle que vous soulagez par le bandage et les remèdes, brille de vaillance maintenant, et elle resplendira dans l'éternité. Si par vos soins il revient du chemin de la mort, vous méritez non seulement sa reconnaissance, mais encore celle de la patrie, à laquelle vous rendez un fils précieux. S'il est arrivé qu'il finisse son voyage terrestre, et qu'il passe dans la patrie céleste, vous aurez dans les cieux quelqu'un qui vous sera reconnaissant et qui appellera sur vous la bénédiction du Père céleste. En réfléchissant ainsi, vous pouvez considérer avec respect l'objet de votre exploit, et modérer par là la douleur et la crainte produites naturellement par le spectacle de la souffrance.

Vous pourrez aussi être effrayées, et par la bataille peu éloignée, et par le bruit des armes, et par différentes surprises, parce qu'il n'est pas possible d'exiger que la sécurité vive constamment en bon voisinage avec la guerre. En vous abandonnant à la protection de la Providence divine, fortifiez votre faiblesse *en vous rappelant les jours anciens* (Ps 142,5), et en songeant comment autrefois l'espérance en Dieu et l'amour pour le peuple de Dieu donnaient même à des femmes une fermeté d'âme virile. Débora marchait à la tête de l'armée avec Barach. Judith entra seule et sans armes dans le camp des ennemis pour terrasser Holopherne et son armée, et réellement, d'un coup du glaive ennemi, elle abattit toute la force des ennemis, repoussant du même coup l'arme dangereuse de la séduction. On ne vous demande pas autant : on ne demande pas votre participation à l'œuvre du combat; on vous demande seulement assez de fermeté d'âme pour ne pas être troublées à la pensée du combat en faisant l'œuvre de paix et d'humanité. Nous vous montrerons encore, entre beaucoup d'autres, un exemple plus rapproché de l'exploit qui vous attend. Rappelez-vous et appelez à votre aide sainte Anastasie, ce modèle de résolution, qui visitait ceux qui se trouvaient dans la lutte du martyre, au milieu du danger de tomber elle-même dans les mains des bourreaux, lavait et bandait leurs plaies, leur portait de la nourriture, des breuvages, des remèdes, leur procurait tout le soulagement et toute la consolation possibles.

Après vous être encouragées et affermiées autant que possible pour l'entreprise de l'exploit, veillez encore, dans sa continuation, à ce que, comme pain quotidien, comme remède préservatif, ne s'affaiblisse jamais en vous la pensée pieuse ni la bonne intention. *Élevez vos yeux*

vers Celui qui vit dans les cieux, et songez avec foi qu'il voit votre exploit, que sur vous est étendue sa main pleine de bénédictions, – mais ne bénissant que la fidélité loyale dans l'exploit et la pureté de l'action.

Présentez par la pensée, à Jésus Christ, le Médecin des âmes et des corps, les blessures des malades confiés à vos soins et les afflictions qui peuvent vous atteindre vous-mêmes, et abandonnez tout avec confiance à Celui qui a été *blessé pour nos péchés, et torturé pour nos iniquités, et par les blessures de qui nous avons été guéris* (Is 53,5).

Vous êtes placées sous la protection spéciale de la Mère du Seigneur, *la joie de tous les affligés* : ayez une foi constante dans l'efficacité, la proximité, la bonne disposition continuelle de cette protection. De là il doit résulter que vous aussi, de votre côté, vous serez près d'elle, que vous tendrez les mains avec une simplicité d'enfant vers la Mère invisible, et qu'elle vous donnera selon le besoin son inspiration, son appui, sa consolation, son secours mystérieux.

Par votre prière intérieure auprès du lit même des malades, et, dans la mesure de l'utilité et de la facilité, par la parole aussi d'une douce admonition, efforcez-vous de les aider à lever aussi les yeux vers le Médecin des âmes et des corps. Tournez leur attention, comme sur une chose éprouvée, sur ce que dans un soupir de prière d'un malade peut être contenue une dose de médecine de l'officine céleste; or, le céleste est sans aucun doute plus fort que le terrestre.

Ayez pour tous les malades une sollicitude égale et impartiale; mais employez surtout votre labeur vigilant selon les exigences particulières de la maladie, et non selon la préférence des personnes. Pour le malade, pour celui qui a besoin de secours, soyez comme des parentes; mais pour la personne, restez des étrangères, afin que la pureté de l'amour chrétien ne soit pas ternie par la partialité, afin que la préférence de l'un ne soit pas une injustice par rapport à un autre.

Nous nous réjouissons de ce que vous avez voulu recevoir et vous avez reçu aujourd'hui, pour votre voyage et votre exploit, le divin viatique, – de ce que vous avez communié au Corps et au Sang de Jésus Christ. Allez en paix : que le Seigneur soit avec vous ! N'oubliez pas de voir dans ceux qui seront confiés à votre sollicitude les moindres frères du Seigneur Jésus : puissiez-vous entendre dans vos cœurs sa parole : *J'étais malade, et vous m'avez visité* (Mt 25,36); et puissiez-vous être trouvées dignes d'entendre avec joie cela de lui alors encore qu'il viendra dans la gloire rendre à chacun selon ses œuvres ! Amen.

SERMON POUR L'ANNIVERSAIRE SÉCULAIRE DE L'UNIVERSITÉ IMPÉRIALE DE MOSCOU,

prononcé à l'église de la sainte martyre Tatiane, le 12 janvier 1855.

La demeure des hautes sciences fête aujourd'hui le jour de sa naissance, et, de plus, avec une solennité particulière, parce que c'est le centième anniversaire de sa naissance. Elle célèbre les souvenirs de sa vie séculaire, assurément mémorables; par ses propres bouches, dont elle ne manque pas. Il me faut être devant elle dans la situation où m'ont placé les successeurs des disciples du Maître des pêcheurs et des faiseurs de tentes, *qui a choisi les insensés du monde pour confondre les plus sages* (1 Cor 1,27). De là, je considère comment la demeure des hautes sciences commence sa fête : et que vois-je ? – Elle amène avec respect et professeurs et élèves en présence du Maître qui s'est proclamé le seul Maître, et conséquemment a fait descendre tous les maîtres humains au rang d'élèves, et cependant, par là, n'a ni exagéré sa dignité ni offensé leur dignité. *Un seul est votre Maître, Jésus Christ* (Mt 23,8). Ainsi donc, vous confessez par le fait que Jésus Christ est la divine Sagesse enseignante, et qu'il est aussi l'objet de la sagesse enseignante, – la vérité; que *le Seigneur donne la sagesse à ceux qui enseignent, et que de sa face se répandent le savoir et la prudence* dans ceux qui sont enseignés (Pro 2,6).

Considérant cela avec consolation, et appelant d'en haut sur les esprits et les cœurs des maîtres et des élèves la lumière de Jésus Christ, qui éclaire intérieurement, j'espère trouver les oreilles ouvertes si je lis quelques paroles du saint livre classique du divin Maître, qui seul satisfaisait autrefois Justin le Philosophe après toutes les subtilités philosophiques, et dont, après avoir acquis la gloire de la science athénienne, se firent les élèves Basile le Grand et Grégoire le Théologien.

Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité (Jn 18,37). *Si vous persévérez dans ma parole, vous serez en vérité mes disciples, et vous comprendrez la vérité* (Jn 8,31-32). *Je suis la voie, et la vérité, et la vie* (Jn 14,6). Ce sont les propres paroles du Maître céleste. Pour des zélateurs du savoir, de l'instruction, de la sagesse, conséquemment pour des zélateurs de la vérité, n'y a-t-il pas de quoi les réjouir de voir quelle haute importance il donne à la vérité, et avec quelle force il engage à la rechercher et à la comprendre ?

Dieu le Verbe descend du ciel; *Celui qui se revêt de la lumière comme d'un vêtement* met de côté le vêtement de gloire; il se couvre du vêtement de la pauvreté, – de la nature humaine; *il vient dans le monde*; il va volontairement au-devant des contradictions, des privations, des souffrances, des persécutions, d'une condamnation injuste, d'une mort très douloureuse : pourquoi tant de choses extraordinaires, tant d'exploits poussés outre mesure ? Il répond : *pour rendre témoignage à la vérité*. Évidemment, la vérité est nécessaire au monde; évidemment, elle a besoin d'un témoignage extraordinaire; évidemment, elle ne serait pas dignement et suffisamment attestée si elle n'avait pour rendre témoignage d'elle, Dieu le Verbe incarné.

La vérité est l'une des nécessités naturelles et essentielles de l'esprit humain.

La Révélation divine dit dans un sens profond que la parole de Dieu, ou la vérité de Dieu, est le pain de vie. *L'homme ne vivra pas seulement de pain, mais de toute parole sortant de la bouche de Dieu* (Mt 4,4). De même aussi la raison naturelle peut dire, quoique ce ne soit pas dans un sens aussi profond, que la vérité est la nourriture vitale de l'esprit humain. Détruisez la vérité : il restera dans l'esprit le vide, la faim, la soif, l'inanition, le tourment, si toutefois il ne tombe pas dans la léthargie ou la défaillance par suite de son ignorance extrême. Si vous pensez le nourrir des visions de l'imagination, qui ont un éclat passager, mais qui ne renferment en elles aucune vérité solide, il s'ennuiera bientôt de puiser de l'eau avec un vase sans fond, et sa soif restera inassouvie, et son tourment sans soulagement.

Que signifie la curiosité des enfants, leur désir d'interroger sur tout et de tout connaître ? C'est la soif naturelle de la vérité, ne sachant pas encore précisément de quoi elle a soif, et, à cause de cela, se précipitant pour engloutir tout ce qu'elle peut.

Que cherche le juge dans la loi et dans ses fonctions judiciaires ? – La vérité. Si vous pouviez le convaincre qu'il ne trouvera pas la vérité, vous détruiriez la loi et la justice.

Que cherche la science dans l'incommensurable étendue de l'univers, et dans les profondeurs mystérieuses de la nature humaine ? – La vérité. Affirmez qu'il est impossible de la trouver : vous frappez la science d'un coup mortel.

Mais est-il possible de trouver réellement la vérité ? Il faut croire que cela est possible, puisque l'esprit ne peut pas vivre sans elle, et puisqu'il vit, à ce qu'il semble, et qu'assurément il ne veut pas s'avouer privé de la vie. Il y a eu des gens qui ont voulu prouver que la vérité est

inaccessible à la connaissance humaine. Mais qu'est-ce que prouver ? – C'est amener à la lumière une vérité cachée dans les ténèbres de l'inconnu ou dans l'ombre du doute, au moyen d'une ou de plusieurs vérités clairement reconnues et indubitablement admises. Ainsi donc, la vérité existe avant les démonstrations; elle assiste déjà à leur naissance, et elle rit de ceux qui veulent prouver son absence ou sa non-existence, mais qui sont obligés pour cela de rappeler à leur secours.

On peut entendre la philosophie du temps le plus moderne dire que ce qui est borné, composé de parties, conditionnel, relatif, sensiblement apparent, changeant, passager, ne présente pas de vérité parfaite; que la vérité fondamentale et parfaite doit être trouvée dans ce qui est impérissable, dans ce qui est immuable, dans ce qui est accessible à l'esprit, dans ce qui est indépendant, dans ce qui est absolu, dans ce qui est un, dans ce qui est infini. Dans ces paroles, on entrevoit quelque chose de la vérité; mais n'y a-t-il pas en elles trop peu de clarté ? Beaucoup comprendront-ils facilement et exactement chacune d'elles ? Mais est-ce que la vérité ne serait que pour quelques bourreaux de leur propre esprit, et non pour toute l'humanité ? Et est-ce qu'il faut nécessairement aller au principe de la lumière par une voie obscure ? Sera-t-il moins satisfaisant, et ne sera-t-il pas plus intelligible pour tous que nous disions que la racine et la base de la vérité, le centre des vérités, le soleil du monde intellectuel, c'est la pure perception de l'esprit, ou, comme vous dites, l'idée de Dieu, du Créateur, du Tout-Puissant, et que cette vérité est très accessible à la connaissance de tous les hommes, *puisque ce qui se peut connaître de Dieu est manifeste en eux; car Dieu le leur a manifesté; car ce qui est invisible en lui, compris par ce qui a été fait depuis la création du monde, est devenu visible, aussi bien que sa puissance éternelle et sa Divinité* (Rom 1,19-20).

Aux oreilles de la capitale du paganisme, aux oreilles des nations et des sages païens, l'apôtre Paul a dit hautement que *ce qui se peut connaître de Dieu est manifeste en eux*. Tant il était convaincu que, contre cette vérité, il ne peut pas y avoir d'objection fondée. Mais après cela, lui-même, sans craindre d'être en contradiction avec lui-même, a dit que ces mêmes hommes, pour lesquels *ce qui se peut connaître de Dieu est manifeste, ont changé la vérité de Dieu en mensonge, et ont adoré, et ont servi la créature plutôt que le Créateur*. Et, comme preuve évidente de cela, il avait encore devant lui le monde païen tout entier, et des expériences de siècles et de milliers d'années.

Après cela, veuillez examiner, zélateurs de la vérité, dans quelle situation se trouve l'humanité par rapport à la vérité. La vérité lui est aussi indispensable que la nourriture, la vérité est accessible à sa connaissance, et cependant le monde entier, dans une suite de siècles et de milliers d'années, n'a pas su trouver et mettre en œuvre la vérité première, radicale, indispensable par excellence, et rendue *manifeste*. L'humanité n'est-elle pas malheureuse de ne pas savoir reconnaître la vérité indispensable et salutaire par excellence ? Et de plus, n'est-elle pas coupable devant Dieu, elle qui n'a pas reçu la vérité que *Dieu a manifestée* ? Qu'est-ce donc qui l'attend plus loin, selon la conséquence naturelle de ce qui a précédé, et en même temps selon la justice de Dieu ? L'ombre impénétrable du doute ? L'égarement dans les ténèbres de l'inconnu, ou à la suite de fantômes trompeurs ? La mort de faim de l'esprit, et, après une vie morale fantastique de courte durée, la mort de l'homme tout entier ? Telle était réellement, et aurait été pour toujours la destinée de l'humanité, si Dieu, qui a manifesté aux hommes, par le moyen de la nature des choses créées, ce qui peut être connu de lui, ne s'était, par une surabondance de miséricorde, manifesté à nouveau par le moyen de son Verbe incarné, de son Fils seul-engendré, notre Seigneur Jésus Christ.

Ainsi se détermine la signification et se découvre la force de l'expression du Christ Sauveur déclarant qu'il est né et qu'il est *venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité*; que ceux-là seulement qui *persévèrent dans sa parole* ont l'espérance de *comprendre la vérité*; qu'il est lui-même la vérité, et la voie vers la vérité, et la vie. *La grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ* (Jn 1,17), dit son disciple bien-aimé. Pourquoi d'abord *la grâce*, et ensuite *la vérité* ? Parce que l'homme, non seulement ne connaissait pas la vérité, mais encore était coupable de n'avoir pas reçu la vérité, et, à cause de cela, était indigne d'une nouvelle révélation de la vérité; et c'est pourquoi il fallait *la grâce*, la miséricorde surabondante, pour le rendre digne d'une nouvelle et plus haute révélation de la vérité. De quelle révélation de la vérité ? Le même disciple bien-aimé l'explique : *Personne ne vit jamais Dieu nulle part; c'est le Fils seul-engendré, qui est dans le sein du Père, qui l'a confessé lui-même*; il a confessé Dieu, non seulement comme Créateur et Maître du monde, mais, ce qui est particulièrement merveilleux et admirable, comme Père, pardonnant, aimant et sauvant. *Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné même son*

Fils seul-engendré, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle (Jn 3,16).

Quelqu'un ne me dira-t-il pas : C'est là la vérité de Dieu; nous la laissons aux théologiens; à nous incombe l'effort de rechercher la vérité naturelle, utile à l'homme et à la société humaine ? Mais à moi, mes Frères, incombent le souci et l'effort pour que vous n'écartiez pas de vous la vérité de Dieu. Pourquoi veut-on diviser la vérité ? Diviser, c'est tuer. Il n'y a pas de vie sans unité. Penserait-on donc que la vérité de Dieu et de Jésus Christ soit quelque chose d'étranger pour la vérité naturelle utile à l'homme et à la société humaine, et que la dernière puisse vivre sans la première aussi bien qu'en union avec elle ? – Considérez les nations et les sociétés humaines, chrétiennes et non-chrétiennes. N'est-ce pas là que brille clairement la vérité naturelle : physique, métaphysique, morale, fondatrice, ordonnatrice et décoratrice pour les sociétés humaines, où brille le soleil de la vérité de Dieu et de Jésus Christ ? N'est-ce pas la nuit, qui couvre les facultés naturelles et la vie des nations sur lesquelles ne s'est pas encore levé le soleil de la grâce de la vérité de Dieu et de Jésus Christ ! Arrachez le soleil au monde : qu'en sera-t-il du monde ? Arrachez le cœur au corps : qu'en sera-t-il du corps ? Faut-il le redire ? Arrachez la vérité de Dieu et de Jésus Christ à l'humanité : il en sera d'elle de même que du corps sans le cœur, que du monde sans le soleil.

Mais je suis par vocation philosophe et scrutateur de la nature : quel doit donc être mon rapport à la vérité de la Révélation ? – Ne rêve pas que tu peux édifier la sagesse; songe plutôt que la sagesse peut tenir et te réédifier: et quand, avec Salomon, tu trouveras que, dans *l'abondance de la sagesse* agissant par elle-même, insuffisante, il n'y a *qu'abondance de désappointement et tourment d'esprit* (Ec 1,17-18), alors n'aie pas honte et ne diffère pas de confesser et d'appeler au secours de la philosophie naturelle *Celui en qui sont enfermés tous les trésors de sagesse et de raison* (Col 2,3), *qui nous a été donné de Dieu pour être notre sagesse, et notre justice, et notre sanctification, et notre délivrance* (1 Cor 1,30).

Je suis un perquisiteur de la vérité des récits des événements humains : en quoi suis-je débiteur de la vérité de Dieu ? – Ne permets pas à ton regard obtus de ne voir dans les événements de l'humanité qu'un jeu désordonné des circonstances et une lutte des passions, ou une destinée aveugle; aiguise ton œil et remarque les vestiges de la providence de Dieu, sage, bonne et juste. Prends garde de tomber dans la mythologie païenne en suivant crédulement ceux qui, dans la profondeur de l'antiquité du monde, assignent ce qu'ils appellent *les temps antéhistoriques*. Chez les païens, la fable avait absorbé la vérité des événements anciens: nous avons le véritable *livre de la genèse*, dans lequel le fil de l'existence humaine commence à Dieu et au premier homme, et se prolonge, sans jamais se rompre, jusqu'à ce qu'enfin il entre dans le large tissu des traditions et des récits historiques des différents peuples.

Je suis un investigateur des étoiles, des planètes et de leurs lois : qu'exige de moi la vérité de Dieu ? – Tu as augmenté avec beaucoup d'art la pénétration de ta vue pour voir aux cieux ce qui est invisible à l'œil simple : tâche d'augmenter avec le même art la pénétration de ton ouïe pour pouvoir entendre distinctement et annoncer aux autres comment *les cieux racontent la gloire de Dieu*. Je te donnerai pour modèle l'un de ceux qui ont fourni ta carrière. Quand il remarqua qu'une étoile, longtemps observée, changea, durant l'observation, sa lumière argentée en l'aspect d'un charbon ardent, et ensuite disparut, il en conclut qu'en elle s'était accompli un fait semblable à celui qui est prédit à notre terre : *La terre, avec tout ce qu'elle contient, sera consumée par le feu* (II Pi 3,10), et en conséquence il dit : *Gloire à Dieu ! Nouveau témoignage mis devant nos yeux que le monde aura une fin, que par conséquent il a eu un commencement. que Dieu est le Créateur du monde et le Maître souverain de ses destinées.*

Je suis un amateur et un cultivateur de l'éloquence : dois-je asservir la liberté et la beauté de la parole à l'austérité d'une vérité supérieure ? – Juge si ton œuvre aura une grande valeur quand les élégantes fleurs de ta parole se montreront des fleurs infécondes ? Ne vaut-il pas mieux qu'en elles soit cachée la semence féconde d'une vérité instructive, et qu'elles répandent le parfum de la pureté morale ?

Nous tous, chrétiens, et adonnés à la philosophie, et cherchant dans la simplicité la sagesse de l'humilité, n'oublions jamais que Jésus Christ est non seulement *la vérité*, mais aussi *la vie*. Par sa parole et par son exemple, il est devenu pour nous *la voie*, afin de nous conduire à *la vérité*, et, par la vérité, à la véritable *vie*. Celui qui pense se mettre en sûreté par l'acquisition de quelque connaissance de la vérité de Jésus Christ, et qui ne s'efforce pas assez de la convertir en une vie réelle selon l'enseignement et l'exemple de Jésus Christ, celui-là se trompe par la vérité elle-même, et il s'expose au danger de mourir en chemin, et de ne jamais atteindre à la vie

véritable, éternelle, bienheureuse avec Jésus Christ en Dieu. – *Courez ainsi afin de l'atteindre.* Aspirez par la voie de la vérité à la véritable vie.

Passes aussi par la voie royale. Demeure royale des sciences, de ton premier siècle à ton second siècle. Après avoir considéré les progrès que tu as faits, remercie Dieu, et sois pleine de zèle pour en faire de plus grands. Ne déguise pas sous la flatterie les imperfections inséparables des œuvres humaines, mais, dans leur reconnaissance sincère, trouve un enseignement et une excitation pour les perfectionnements. Propage, non une civilisation superficielle, mais une instruction qui pénètre de l'esprit au cœur, et que le fruit de la science soit la vertu et le vrai bien privé et public. Efforce-toi de former des défenseurs de la vérité et de la justice, de la foi et de la fidélité à Dieu, au tsar et à la patrie, qui vivent par la vérité et la justice, et qui soient prêts à faire pour elles le sacrifice de leur vie. Car la vérité, quand on meurt pour elle, est particulièrement vivifiante. Amen.

HOMÉLIE AVANT LE VŒU DES VEUVES DE LA MISÉRICORDIE,

prononcée à l'église de la liaison impériale des Veuves, le 16 mars 1856.

Plus d'une fois, sous la direction de la parole de Dieu, nous avons exposé ici l'enseignement sur la philanthropie chrétienne, soit en général, soit par application aux obligations de celles qui prennent sur elles le vœu du soin miséricordieux des malades.

Je veux vous présenter aujourd'hui un récit, non pas un de ces récits imaginés auxquels perdent leur temps et leur peine ceux qui les inventent, par lesquels perdent leur temps et dérangent leur imagination, leurs pensées et leurs sentiments, ceux qui les lisent ou les entendent, mais un récit vrai, l'un de ceux dont a dit un sage expérimenté : *Ne méprise pas les récits des sages; ne te détourne pas des récits des vieillards* (Sag 8,9-11); *le récit de l'homme pieux est toujours une sagesse* (27,11).

Après les exploits des apôtres et des martyrs, dans l'Église de Jésus Christ, particulièrement en Égypte et en Palestine, fleurissait, dans des personnes distinctes et dans des sociétés entières, une arène séparée du monde, ayant eu pour fondateur saint Antoine le Grand. Ayant vu et entendu de grands instituteurs, les combattants s'efforçaient de garder et de consolider leurs enseignements, et c'est pour cela qu'ils avaient mis en usage d'écrire les discours instructifs des vieillards et les évènements édifiants. Ainsi fut écrit d'après les paroles d'un témoin oculaire le récit que je vais vous raconter maintenant.

Un certain Euloge, habitant d'Alexandrie, homme ayant de l'instruction et de la fortune, voulut renoncer au monde. Il distribua ses biens aux pauvres, en gardant un peu pour sa subsistance, comme n'étant pas capable de gagner sa subsistance par le travail, et il se mit à réfléchir sur la meilleure manière d'arranger sa vie. Il vit, gisant sur la place publique, un lépreux dont presque tous les membres étaient atteints de la maladie, excepté la langue, et il fit devant Dieu ce vœu : Seigneur, je le prendrai en ton nom, et je le soignerai jusqu'à la mort, afin que cela me serve, à moi aussi, pour mon salut ! Seigneur donne-moi la patience. Ayant reçu le consentement du lépreux, il le prit dans sa maison, et durant quinze ans il le nourrit, le lava, le soigna, sans s'effrayer d'une maladie impure et contagieuse. Mais après que celui qui donnait les soins eut eu patience si longtemps, il arriva que la patience manqua à celui qui les recevait. Il s'ennuyait de la solitude, il n'était pas content de sa nourriture, il faisait des reproches au bienfaiteur, il exigeait qu'on le remit sur la place publique. Euloge était dans l'embarras. Il était excédé par les plaintes et les reproches du malade, et il ne voulait pas l'éloigner de lui, pour ne pas violer le vœu dans lequel il mettait l'espérance de son salut. Sur le conseil d'autres moines ses voisins, Euloge, ayant pris le lépreux, alla avec lui vers Antoine le Grand, au lieu où celui-ci sortait de temps en temps de sa caverne pour l'instruction de ceux qui venaient vers lui. Antoine sortit par une nuit sombre, et, ayant appelé par son nom cet étranger inconnu, il lui ordonna, de manière à être entendu des autres qui étaient venus (assurément pour l'instruction générale), de dire pourquoi il était venu. Euloge expliqua son cas embarrassant, et demanda un conseil. Alors Antoine lui dit sévèrement : *Tu peux abandonner le lépreux, mais Dieu, qui l'a créé, ne l'abandonnera pas; si tu le rejettes, Dieu ordonnera à un meilleur que toi de le recueillir*. Ensuite il dit aussi sévèrement au lépreux : N'est-ce pas au nom de Jésus Christ qu'il s'est assujéti à toi ! N'est-ce pas Jésus Christ qui te sert ? Comment oses-tu murmurer contre Jésus Christ ? Enfin, les ayant appelés tous deux à part des autres, Antoine leur dit : Hâtez-vous de retourner au lieu de votre exploit : Dieu envoie déjà vous chercher; c'est votre dernière épreuve. Tous deux se soumièrent; ils s'en retournèrent : quarante jours après, le lépreux mourut, et, trois jours après lui, Euloge mourut aussi sans avoir perdu le fruit de son exploit.

On pourrait regarder ce récit comme une parabole instructive sur la philanthropie chrétienne en général, et en particulier sur la compassion pour les malades, si nous ne savions que c'est un évènement réel, raconté presque à la même époque par un prêtre de Nitrie qui était allé auprès d'Antoine le Grand en même temps qu'Euloge, qui avait entendu leur conversation et ensuite avait appris la fin de l'évènement. Mais si l'évènement réel est aussi instructif qu'une parabole, il peut rapporter une double utilité. Non seulement il suggère des pensées édifiantes, mais encore il les corrobore de la force de l'expérience.

Quelles pensées édifiantes nous suggèrent donc la vie et l'aventure d'Euloge ?

Elles nous montrent avec quel zèle et quelle abnégation les anciens chrétiens se vouaient aux exploits de la philanthropie. Un homme instruit renonce aux occupations qu'exige et dans lesquelles trouve du plaisir l'instruction, pour passer, auprès d'un malade, à des occupations éloignées de l'amour de la science et de la distinction. Un riche rejette la richesse pour

s'affranchit, des soucis qui y sont inhérents, et il asservit volontairement cette liberté à un lépreux, pour toute sa vie.

Cet exemple doit vous consoler, vous qui avez accepté et prenez sur vous le vœu du soin compatissant des malades. Votre exploit n'est pas aussi austère : cependant, si vous vous y consacrez d'un cœur sincère, au nom du Seigneur, vous êtes dans la voie des anciens héros chrétiens : vous êtes dans la voie des saints.

L'exemple d'Euloge nous montre encore quelle grande vertu les anciens chrétiens attribuaient aux exploits de la philanthropie chrétienne. Il désirait arranger sa vie de manière à assurer son salut éternel. Quel moyen choisit-il pour cela ? Il supposa suffisant pour cela un seul exploit persévérant de philanthropie pour un malade. Et le sage Antoine ne désapprouva pas cette pensée : car, sans aucun doute, il le soutint dans cet exploit pour confirmer par là en lui l'espérance du salut.

En effet, la promesse de la félicité : *Venez, les bénis* (Mt 25,34), le Juge du monde ne l'a-t-il pas liée indissolublement avec l'indication de l'exploit : *J'étais malade, et vous m'avez visité* ? Ainsi donc, si, à la suite de votre exploit, il vous dit à juste titre : *J'ai été malade, et vous m'avez visité*, certainement il vous sera dit aussi ceci : *Venez, les bénies* ! Fortifiez-vous dans l'accomplissement de l'exploit par cette espérance.

L'aventure d'Euloge nous fait encore comprendre combien sont nécessaires à ceux qui se vouent à la philanthropie, la constance et la patience, et combien peut être grand le dommage si, après l'entrée dans la carrière de la philanthropie, nous nous refroidissons, ou nous nous laissons faiblir devant les difficultés qui se rencontrent. Si Euloge, offensé par l'impatience du malade, avait cédé à sa propre impatience, et l'avait rejeté, il aurait détruit son exploit de quinze années, il se serait rendu coupable de la violation de son vœu, et il aurait exposé au danger son salut.

S'il vous arrivait aussi qu'un homme dont vous auriez soulagé la souffrance par le soin que vous auriez pris de lui, vous devint il charge par son impatience, par ses exigences exagérées et difficiles à satisfaire, par son ingratitude, prenez garde de répondre par l'impatience à l'impatience, de détruire votre exploit, d'ébranler votre espérance du salut, et, en vous irritant contre celui qui s'irrite de son malheur et qui vous irrite, d'irriter Dieu.

A celles qui sont appelées au soin des malades, particulièrement quand ils sont réunis en nombre dans un même lieu, peuvent susciter des obstacles, la susceptibilité, un sentiment pénible involontaire à la vue de certaines situations pénibles des malades, et la crainte pour leur propre santé. Mais nous venons de voir à l'instant un homme qui a servi quinze ans un lépreux : nécessairement il touchait souvent à ses plaies, il lui mettait de ses mains de la nourriture dans la bouche, et il n'était rebuté ni par le dégoût ni par la crainte : et la providence de Dieu approuva sa foi et sa philanthropie. Ayez la foi et la philanthropie, et le service du prochain malade vous sera léger et sans danger.

Philanthrope Seigneur Jésus Christ ! tes servantes choisissent, dans un bon désir, de te servir dans la personne de tes moindres frères, appelées qu'elles y sont par la philanthropie royale. Bénis le commencement, la continuation et l'accomplissement de l'exploit qu'elles entreprennent; et, après un service dévoué, attribue-leur le droit d'entendre, en ton jour, ta parole ardemment désirée : *Venez, les bénies* ! Amen.

HOMÉLIE LORS DE L'ANNONCIATION DE LA TOUTE-SAINTE MÈRE DE DIEU,

avant la prière d'action de grâces pour la conclusion de la paix.

25 mars 1855

En ce jour où le ciel annonce à la terre la bonne nouvelle de l'avènement, mystérieux dans son principe, glorieux dans ses conséquences, du divin *Prince de la paix* (Is 9,8), est annoncée solennellement à cette cité régnante la bonne nouvelle de la paix acquise à notre patrie par notre très-pieux Autocrate, et mettant fin à une guerre pénible.¹ Que pensez-vous en ce moment, fidèles enfants de la Russie ? Que sentent vos cœurs ? Sentent-ils la paix intérieure ? Ou bien la colère ne s'éteint-elle pas encore, l'indignation bout-elle encore contre l'injustice qui a poussé sur nous la guerre et qui l'a rendue impitoyable ?

Rappelons-nous la loi, accomplissons le commandement du divin *Prince de la paix* – de ne pas se souvenir du mal, de pardonner les offenses, *d'être pacifiques même avec ceux qui haïssent la paix* (Ps 119,6), à bien plus forte raison avec ceux qui proposent la cessation de l'hostilité et qui tendent une main pacifique. Que la colère s'éteigne. Que l'indignation se taise. Paix, non seulement aux armes, non seulement aux villes et aux campagnes; paix aux pensées du cœur, paix aux âmes jusque dans leurs profondeurs.

Remercions Dieu qui nous a envoyé d'en haut son secours dans la guerre. Remercions Dieu qui nous a donné la paix. Encourageons-nous à profiter de la paix.

Il est impossible de rappeler de sang-froid quelles difficultés a dû vaincre l'armée russe dans cette guerre, quels fardeaux a dû supporter le peuple, à quelles privations et à quelles souffrances ont été soumis par les ennemis, nos compatriotes rapprochés du spectacle ignominieux de la guerre. Mais à ces tristes souvenirs en est joint un autre, consolant et majestueux. Nos guerriers de la mer, après avoir commencé leurs exploits par la destruction de la flotte turque, lorsqu'ils ont dû éviter les forces maritimes énormément supérieures de plusieurs puissances, non seulement n'ont pas cédé leurs vaisseaux, mais encore en ont fait une fortification sous-marine pour la défense du port et de la ville. Ensuite, nos guerriers de mer et de terre réunis ont résisté victorieusement durant onze mois, à Sébastopol, aux armées très nombreuses de quatre puissances, et à des instruments de destruction sans exemples jusqu'à ce jour. Enfin, quoiqu'il ait été encore permis aux ennemis de travailler, sur les ruines à eux abandonnées, à multiplier les ruines, l'armée russe est debout jusqu'à ce jour à Sébastopol. A l'orient lointain, une petite fortification, avec une poignée d'hommes, a repoussé les attaques par mer et par terre d'ennemis incomparablement plus forts, de l'aveu de ceux qui ont pris part à cela plus par la prière que par la force. A l'occident, deux flottes très fortes ont épuisé inutilement leurs efforts contre une seule forteresse, et n'ont fait que considérer l'autre de loin. Au nord, il y a eu une étrange lutte : d'un côté, des navires de guerre et des bouches à feu, de l'autre des serviteurs de l'autel et des moines promenant la sainteté et la prière sur les murs du monastère, et quelques hommes avec des armes faibles et en mauvais état : et le monastère est resté invaincu, et la sainteté, inviolée. Contre la Russie ont combattu les armées de quatre nations, et au nombre de celles-ci étaient les plus fortes du monde. Entre les nations paisibles, quelques-unes ont été complètement paisibles, tandis que quelques autres, par leur attitude indécise, ont diminué la facilité de notre action, et que cela s'est tourné en facilité pour les ennemis. Et, malgré tout cela, nous n'avons pas été vaincus en Europe, et nous avons été vainqueurs en Asie. Gloire à l'armée russe ! Bénie soit la mémoire des combattants de la patrie, qui lui ont apporté en sacrifice leur courage, leur art et leur vie ! Mais au-dessus de tout cela – que la Russie le dise avec le Prophète – *Béni soit le Seigneur mon Dieu, qui instruit mes mains à la guerre, mes doigts, au combat; ma miséricorde et mon refuge, mon protecteur et mon libérateur, mon défenseur* (Ps 143,1-2) !

Bénédictions Dieu, *qui instruit nos mains à la guerre*, après avoir vu comment des villageois et des citoyens paisibles se sont changés inopinément en soldats de la milice, et ont fait la guerre à l'égal des guerriers instruits et expérimentés.

Bénédictions Dieu, notre *libérateur*, après avoir entendu comment, à l'orient, nos guerriers de la mer, sur un petit nombre de vaisseaux, à travers les forces maritimes supérieures des ennemis, se sont envolés sans aucun mal vers le port de la patrie.

¹ Il s'agit de la Guerre de Crimée.

Bénédissons Dieu, qui est notre *miséricorde*, d'avoir réveillé dans les cœurs la sympathie pour les combats et pour les combattants, le désir de contribuer aux combats, de soulager les combattants. Avec quel empressement et quelle abondance ont été offerts de toutes parts les secours pour la guerre et pour les guerriers ! Les talents des riches et les oboles des pauvres se sont répandus dans le trésor de la guerre et dans le trésor de la compassion pour les guerriers blessés et malades, et pour leurs familles. C'est particulièrement dans la maison Tsarienne que se sont ouvertes les sources de cette compassion; et elles ont coulé, et elles coulent à torrents bienfaisants.

Bénédissons encore le Dieu de *miséricorde* de ce qu'il a manifesté en nous et envers nos ennemis, non seulement la justice, mais aussi la miséricorde. Non seulement ils n'ont occasion de nous reprocher aucune cruauté, aucune ruine ni aucune destruction non exigées par la nécessité de la guerre, mais ils ne peuvent pas ne pas reconnaître notre douceur envers leurs prisonniers. En entrant dans la paix, nous ne désirons pas renouveler la guerre même par l'arme de la parole. Nous nous permettrons seulement de rappeler que même dans les temps de trêve, alors qu'il n'était pas permis de combattre contre nos guerriers, quelques-uns de nos adversaires ont continué à combattre contre nos pierres, même celles de constructions pacifiques. Aussi les pierres se sont-elles courroucées contre eux, et les ont-elles mis en déroute, et ont-elles enseveli sous elles l'un des philosophes de la destruction. Nous osons, non pour nous flatter, mais pour remercier le Dieu de miséricorde, dire que de notre côté est la victoire non sanglante, – morale.

Du reste, quand même la guerre qui a eu lieu présente de notre côté des aspects consolants, cela ne devait pas nous prédisposer au désir que la guerre se prolongeât. Gloire à Dieu de ce que la Russie chrétienne orthodoxe n'a pas été coupable du commencement de la guerre, et de ce qu'elle ne l'a pas déclarée, mais en a reçu la déclaration : elle devait se garder que, même pour plus petite partie la faute de la continuation de la guerre ne tombât sur elle. Reconnaissance au très-pieux Souverain empereur qui nous a préservés de cela, qui a épargné charitablement le sang des siens et des étrangers, qui a préféré chrétiennement une paix débonnaire à la poursuite de la vengeance. Béni soit Dieu qui l'a aidé en cela !

Dieu dit par la bouche du Prophète : *C'est moi qui ai formé la lumière et fait les ténèbres, qui fais la paix et qui crée les maux : je suis le Seigneur Dieu faisant tout cela (Is 45,7)*. C'est merveilleux et étrange ! Un Dieu bon, et la bonté par essence, atteste lui-même de lui-même qu'il a fait les ténèbres, qu'il crée les maux. Mais celui qui regarde au fond des œuvres de la Providence ne se trouble point de cela. Par exemple, il fallait que Dieu obscurcit les yeux des guerriers syriens pour qu'il ne fissent pas périr Élisée, presque le seul prophète de son temps et le seul défenseur de la foi et du vrai Dieu. Il fallait que la génération dépravée du premier monde périt dans le déluge, pour que les faibles, restes de la bonne génération ne périssent pas par la contagion universelle du mal, et pour que la terre ne se changeât pas en un enfer. Si donc la Providence de Dieu gouverne même par les forces vengeresses qui agissent sur le genre humain, il en est plus indubitable qu'elle gouverne par les forces bienfaites. Si Dieu permet la guerre, il en est plus indubitable que c'est lui qui fait la paix.

Est-ce par les forces et les moyens humains seulement, qu'a été préparée aussi la paix actuelle ? Il est vrai que ceux qui combattaient contre nous avaient à supporter le double fardeau et de la guerre elle-même, et des maux envoyés par les décrets d'en haut; mais ils continuaient à s'appuyer sur leur grand nombre, et les vastes préparatifs de guerre faits par eux avant la paix elle-même montraient encore et leur force et leur pensée amie de la guerre. Cependant la paix nous a été offerte, et le bruit et les cris des ennemis de la paix n'ont pu étouffer la douce voix de la paix. Qui donc, là-bas aussi, a calmé les cœurs enflammés pour la guerre ? Ne soyons pas myopes des yeux de l'esprit et du cœur. Voyons au-dessus des agents visibles la volonté secrète du Créateur invisible de la paix. Que la guerre s'éloigne, châtement de Dieu sur les peuples : recevons la paix avec reconnaissance, comme un don du Dieu *qui fait la paix*.

Mais dès que nous reconnaissons que la paix est un don de Dieu, nous devons en même temps reconnaître et ressentir intérieurement notre obligation, non seulement de recevoir d'une manière digne, mais encore d'employer d'une manière digne ce don de Dieu. Tout don de Dieu est un talent qui doit être mis en œuvre et utilisé conformément à l'intention du Donateur. La parabole évangélique nous apprend que ceux qui ont bien employé les talents qui leur ont été donnés reçoivent une augmentation de dons au-dessus de leur mérite et de leur attente, tandis que ceux qui ne les ont pas bien employés sont privés même de ce qui leur avait été donné auparavant.

Que vous dirai-je du bon usage de la paix ? Vous conseillerai-je de l'utiliser pour le rétablissement de votre prospérité matérielle ébranlée par la guerre ? Mais est-il besoin de conseiller cela ? Vos besoins et votre utilité vous le conseillent de reste, et accueillir ce conseil

pour le mettre en pratique, ce ne serait pas encore avoir fait beaucoup, puisque au contraire ce serait manquer non seulement de sagesse spirituelle, mais encore de prudence mondaine, si nous faisons usage du temps disponible de la paix pour l'insouciance et l'oisiveté, pour les plaisirs et la dissipation, et non pour une utile activité.

Efforçons-nous particulièrement d'amasser et de conserver dans une abondance particulière les biens spirituels, la grâce de Dieu, la foi, la justice, la vertu. Elles fonderont et affermiront notre paix intérieure, et elles: élèveront et consolideront l'extérieure.

Ainsi parle le Seigneur : Si tu avais écouté mes commandements, ta paix aurait été comme un fleuve (Is 48,17-18). Écoute, ne fût-ce que d'aujourd'hui, les commandements du Seigneur, si tu n'y as pas été assez attentif auparavant, et que ta paix soit comme un fleuve ! Amen.